

Dans introduction...

- Situer la soirée dans le travail de compagnonnage et de prière mensuelle itinérante œcuménique
- Situer aussi St Paul...
- Situer en même temps Benoît XVI

### **Soucieux de rigueur théologique, Benoît XVI a poussé le dialogue entre églises chrétiennes à réfléchir sur ses buts.**

Quand Benoît XVI a été élu, beaucoup dans les milieux œcuméniques ont fait grise mine. Pour eux, le nouveau pape était d'abord le préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi qui, en septembre 2000, avait publié la déclaration *Dominus Iesus*. « Dans de nombreux textes de ces dernières années, le cardinal Ratzinger prône une compréhension de l'Église guère disposée à accepter une autre forme que celle du catholicisme romain », indiquait alors à *La Croix* le théologien luthérien André Birmelé.

D'emblée, pourtant, Benoît XVI tint à souligner l'orientation œcuménique qu'il entendait donner à son pontificat. Dès le lendemain de son élection, il prenait « *comme premier engagement de travailler sans épargner ses forces à la reconstruction de l'unité pleine et visible de tous les fidèles du Christ* ». Œcuménisme, oui, mais à sa manière. Car, en théologien pointu et exigeant, le cardinal Ratzinger ne s'était jamais satisfait d'un œcuménisme de bons sentiments : pour lui, le plus important a toujours été le travail de fond sur les questions séparant les Églises. C'est pourquoi il a continué à faire confiance au cardinal Walter Kasper, déjà en charge du Conseil pontifical pour l'unité des chrétiens sous Jean-Paul II : un théologien comme lui, avec lequel il avait certes des désaccords, mais dont il respectait la rigueur.

Avec les orthodoxes, les progrès ont été spectaculaires. Autant l'Orient chrétien avait été méfiant vis-à-vis du Polonais Jean-Paul II, autant il apprécia le théologien pointu que fut Benoît XVI. Dès 2006, la Commission mixte de dialogue théologique catholique-orthodoxe reprend ses travaux, après six années de blocage, et parvient l'année suivante, à Ravenne, à un accord sur la primauté du Siège de Pierre, même fragilisé par des visions divergentes sur ce que cette primauté recouvre concrètement et par les tensions internes à l'orthodoxie, notamment entre Moscou et Constantinople. Le climat a aussi été facilité par une réelle convergence de vues – en

particulier avec Moscou – sur les questions morales et l'urgence de répondre à la sécularisation en Europe.

Certes, la rencontre tant espérée entre l'évêque de Rome et le patriarche de Moscou n'aura pas eu lieu. Mais, d'inimaginable jusque-là, elle est devenue, avec Benoît XVI, envisageable. Et si des problèmes demeurent avec Moscou (qui continue à dénoncer le prosélytisme catholique en Russie et l'uniatisme en Ukraine), ce pontificat a marqué un réel dégel entre catholiques et orthodoxes. La fraternelle poignée de main de Benoît XVI et du patriarche Bartholomeos I<sup>er</sup> de Constantinople, le 30 novembre 2006 au balcon du Phanar, siège du Patriarcat œcuménique, à Istanbul, et la visite à Rome quelques semaines plus tard de l'archevêque Christodoulos d'Athènes en sont autant d'exemples.

À l'inverse, la volonté de Benoît XVI d'aborder les sujets délicats a pu désappointer les responsables œcuméniques, notamment protestants. Surtout après les avancées que le dialogue catholique-protestant avait pu connaître sous Jean-Paul II, tel l'accord luthéro-catholique sur la justification en 1999, que les méthodistes ont à leur tour signé en 2006. Certains ont pu parler de « *panne œcuménique* ». Sans doute avait-elle déjà germé sous Jean-Paul II, quand les Églises ont commencé à diverger sur les buts du dialogue œcuménique et la nature de l'unité. « *La difficulté est de savoir ce qu'est l'Église, pour eux et pour nous. Et cela pose la question du but de l'œcuménisme: celui-ci n'est pas le même selon le type d'Église que l'on souhaite*, expliquait le cardinal Kasper en 2006 à *La Croix*. *Si nous n'avons pas d'accord sur l'objectif à poursuivre, nos chemins vont aller en s'écartant.* » Pour le pape Ratzinger, le temps était donc venu d'une clarification, surtout face au virage très libéral de certaines communautés protestantes.

C'est avec les anglicans que les difficultés du dialogue ont été les plus emblématiques. Alors qu'un accord théologique sur Marie avait été conclu en 2005, le fil s'est distendu sur les questions morales. à partir du moment où la Communion anglicane ordonnait des femmes évêques – et tandis que certaines de ses Églises membres ordonnaient évêques des prêtres vivant en couple homosexuel –, c'est la nature même de

l'épiscopat, fondement de l'unité de l'Église aux yeux des catholiques, qui était bouleversée.

« *Les crises ne sont pas toujours négatives* », soulignait en 2006 un responsable catholique en route pour la 9<sup>e</sup> assemblée du Conseil œcuménique des Églises à Porto Alegre (Brésil). Peut-être le pontificat de Benoît XVI apparaîtra-t-il d'abord comme une « pause » dans l'élan œcuménique. Mais, en permettant aux Églises un temps d'approfondissement, Benoît XVI aura sans doute évité au mouvement œcuménique bien des désillusions.

### **« La papauté, un ministère qui ne peut jamais être complètement accompli »**

**Extrait d'une conférence de 1977 sur « La primauté du pape et l'unité du peuple de Dieu » (1)**

« Il serait certainement naïf d'espérer, pour un proche avenir, une entente commune de tous les chrétiens au sujet de la papauté dans le sens d'une reconnaissance de la succession de Pierre à Rome. Peut-être le fait même que ce ministère ne puisse jamais être complètement accompli fait-il partie de ses liens et limitations nécessaires, tout comme le fait qu'il ait à faire l'expérience de l'opposition de croyants chrétiens qui mettent en évidence ce qui n'est pas en lui le pouvoir vicair, mais pouvoir personnel. (...)

Pour le pape et pour l'Église catholique, les critiques adressées à la papauté par la chrétienté non catholique constituent un stimulant pour rechercher une forme de réalisation du ministère de Pierre qui soit toujours plus conforme au Christ. Pour la chrétienté non catholique, par contre, le pape constitue un constant et visible défi à réaliser de manière concrète l'unité, qui est la mission de l'Église et devrait être son signe de distinction face au monde. »

Extrait d'une conférence de 1977 sur « La primauté du pape et l'unité du peuple de Dieu », Joseph Ratzinger/Benoît XVI, Discours fondateurs. 1960-2004, Fayard, 2008, p. 33-34.